LE DRAPEAU ROUGE

Carnet de chants

Mai 2002 - http://drapeaurouge.free.fr

Sommaire :

L’internationale

Pierre Degeyter - Eugène Pottier (1870-1888)

Debout ! les damnés de la terre
Debout ! les forçats de la faim
La raison tonne en son cratère :
C’est l’éruption de la fin
Du passé faisons table rase
Foule esclave, debout ! debout !
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout !

> C’est la lutte finale
> Groupons nous et demain
> L’Internationale
> Sera le genre humain.

Il n’est pas de sauveur suprême :
Ni dieu, ni césar, ni tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes !
Décrétons le salut commun !
Pour que le voleur rende gorge,
Pour tirer l’esprit du cachot
Soufflons nous-mêmes notre forge,
Battons le fer quand il est chaud !

Hideux dans leur apothéose,
Les rois de la mine et du rail
Ont-ils jamais fait autre chose
Que dévaliser le travail ?
Dans les coffres-forts de la bande
Ce qu’il a créé s’est fondu.
En décrétant qu’on le lui rende
Le peuple ne veut que son dû.

L’Etat opprime et la loi triche ;
L’Impôt saigne le malheureux ;
Nul devoir ne s’impose au riche ;
Le droit du pauvre est un mot creux.
C’est assez languir en tutelle,
L’égalité veut d’autres lois ;
« Pas de droits sans devoirs, dit-elle,
« Egaux, pas de devoirs sans droits ! »

Les Rois nous saoulaient de fumées.
Paix entre nous, guerre aux tyrans !
Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l’air et rompons les rangs !
S’ils s’obstinent, ces cannibales,
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

Ouvriers, Paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs ;
La terre n’appartient qu’aux hommes,
Le riche ira loger ailleurs.
Combien de nos chairs se repaissent !
Mais si les corbeaux, les vautours,
Un de ces matins disparaissent,
Le soleil brillera toujours !

La Jeune Garde

Montéhus - Saint-Gilles

Nous sommes la jeune garde
Nous sommes les gars de l'avenir
Elevés dans la souffrance,
Oui, nous saurons vaincre ou mourir.
Nous combattons pour la bonne cause,
Pour délivrer le genre humain.
Tant pis si notre sang arrose
Les pavés sur notre chemin.

> Prenez garde ! Prenez garde !
> Vous les sabreurs, les bourgeois, les gavés, et les curés
> V'là la jeune garde ! V'là la jeune garde,
> Qui descend sur le pavé.
> C'est la lutte finale qui commence,
> C'est la revanch' de tous les meurt de faim
> C'est la révolution qui s'avance,
> Et qui sera victorieuse demain.
> Prenez garde ! Prenez garde ! A la jeune garde !

Enfants de la misère,
De force nous sommes des révoltés
Nous vengerons nos pères
Que des brigands ont exploité.
Nous ne voulons plus de famine
A qui travaille il faut du pain,
Demain nous prendrons les usines,
Nous sommes des hommes et non des chiens.

Nous n' voulons plus de guerre
Car nous aimons l'humanité,
Tous les hommes sont nos frères
Nous clamons la fraternité,
La République universelle,
Tyrans et rois tous au tombeau !
Tant pis si la lutte est cruelle
Après la pluie le temps est beau.

Quelles que soient vos livrées,
Tendez vous la main prolétaires.
Si vous fraternisez,
Vous serez maîtres de la terre.
Brisons le joug capitaliste,
Et bâtissons dans l'monde entier,
Les Etats-Unis Socialistes,
La seule patrie des opprimés.

Pour que le peuple bouge,
Nous descendrons sur les boulevards.
La jeune Garde Rouge
Fera trembler tous les richards !
Nous les enfants de Lénine
Par la faucille et le marteau
Et nous bâtirons sur vos ruines
Le communisme, ordre nouveau !

Le drapeau Rouge

Paul Brousse (1877)

Les révoltés du Moyen-Âge
L’ont arboré sur maints beffrois.
Emblème éclatant du courage,
Toujours il fit pâlir les rois.

> Le voilà !, Le voilà ! Regardez !
> Comme fièrement il bouge,
> Ses longs plis au combat préparés,
> Osez, osez le défier !
> Notre superbe drapeau rouge !
> Rouge du sang de l’ouvrier ! (bis)

Puis planté sur les barricades,
Par le peuple de février
Il devint pour les camarades,
Le drapeau du peuple ouvrier.

Quand la deuxième République
Condamna ses fils à la faim,
Il fut de la lutte tragique,
Le drapeau rouge de juin !

Sous la Commune il flotte encore
À la tête des bataillons
Et chaque barricade arbore
Ses longs plis taillés en haillons !

Noble étendard du prolétaire,
Des opprimés sois l’éclaireur.
À tous les peuples de la terre
Porte la paix et le bonheur !

Les braves marins de Russie,
Contre le tsarisme en fureur,
Ont fait flotter jusqu’en Asie
Notre drapeau libérateur !

Un jour sa flamme triomphale
Luira sur un monde meilleur,
Déjà l’Internationale
Acclame sa rouge couleur !

La Varsovienne

Notre ennemi nous attaque en rafales,
Son joug cruel nous opprime odieusement.
Nous sommes entrés dans la lutte finale,
Qui sait encore quel sort nous attend ?
Mais nous prendrons en nos mains prolétaires,
Le drapeau rouge de tous les travailleurs,
Nous lutterons pour la cause ouvrière,
La liberté et le monde meilleur.

> Frères en route, tous à la lutte !
> Marche hardiment ouvrier, en avant ! (bis)

Le travailleur meurt toujours de famine,
Nous ne pouvons plus nous taire mes amis,
Ni retenir notre haine en sourdine,
Ni avoir peur d'échafauds ennemis.
Ceux qui sont morts en honneur, avec gloire,
En combattant pour le monde ouvrier,
Ne périrons pas dans notre mémoire,
Et ne serons nullement oubliés !

Nous haïssons les tyrans et les trônes,
Pour délivrer notre peuple martyr,
Nous détruirons leurs palais et couronnes,
N'en laisserons plus aucun souvenir.
Notre vengeance sera impitoyable
Aux parasites du travail humain,
Car tous leurs crimes sont impardonnables,
Et notre jour de revanche est prochain.

Le Front des Travailleurs
Hans Eisler - Bertold Brecht

L'homme veut manger du pain, oui,
Il veut pouvoir manger tous les jours.
Du pain et pas de mots ronflants,
Du pain et pas de discours.

> Marchons au pas (bis)
> Camarades, vers note front,
> Range-toi dans le front de tous les ouvriers
> Avec tous tes frères étrangers.

L'homme veut avoir des bottes, oui,
Il veut avoir bien chaud tous les jours.
Des bottes et pas de boniments,
Des bottes et pas de discours.

L'homme veut avoir de frères, oui,
Il ne veut pas de matraques ni de prisons,
Il veut des hommes pas des parias,
Des frères et pas de patrons.

Tu es un ouvrier, oui,
Viens avec nous, ami, n'aie pas peur
Nous allons vers la grande union
De tous les vrais travailleurs.

Hardi, camarades !

Ecrit en 1897 par L. P. Radine.

Marchons au pas, camarades,
Marchons au feu hardiment !
Par-delà ces fusillades,
La Liberté nous attend !

Place aux vrais fils de la terre,
Place aux enfants du labeur !
« Affranchissons tous nos frères ! »
Sera le cri des vainqueurs.

Longtemps rivés à la chaîne,
La faim nous a tourmentés.
Assez, assez de nos peines !
Nous saurons nous racheter !

Car les puissants de ce monde
N'œuvraient que par nos outils.
Dans la révolte qui gronde,
Nous chargerons les fusils !

Brisons enfin l'insolence
Des nobles et des richards !
En terre plantons la lance
De notre rouge étendard !

L’appel du Komintern
Hans Eisler - Stephan Hermlin

Lied der Wertätigen, soit l’hymne de l’Internationale Communiste (IIIème Internationale).

Quittez les machines,
Dehors, prolétaires,
Marchez et marchez,
Formez-vous pour la lutte.
Drapeau déployé
Et les armes chargées
Au pas cadencé,
Pour l’assaut, avancez,
Il faut gagner le monde !
Prolétaires, debout.

Le sang de nos frères
Réclame vengeance.
Plus rien n’arrêtera
La colère des masses.
A Londres, à Paris,
Budapest et Berlin,
Prenez le pouvoir,
Bataillons ouvriers.
Prenez votre revanche !
Bataillons ouvriers.

Les meilleurs des nôtres
Sont morts dans la lutte
Frappés, assommés
Enchaînés dans les bagnes.
Nous ne craignons pas
Les tortures et la mort,
En avant, prolétaires,
Soyons prêts, soyons forts.
En avant, prolétaires !
Soyons prêts, soyons forts.

Bandiera rossa

Version adoptée par le Partito Comunista Italiano.

Avanti o popolo, alla riscossa,
Bandiera rossa (bis)
Avanti o popolo, alla riscossa,
Bandiera rossa trionferà.

> Bandiera rossa la trionferà (ter)
> Evviva il comunismo e la libertà.

Degli sfruttati l'immensa schiera
La pura innalzi, rossa bandiera.
O proletari, alla riscossa
Bandiera rossa trionferà.

> Bandiera rossa la trionferà (ter)
> Il frutto del lavoro a chi lavora andrà.

Dai campi al mare, alla miniera,
All'officina, chi soffre e spera,
Sia pronto, è l'ora della riscossa.
Bandiera rossa trionferà.

> Bandiera rossa la trionferà (ter)
> Soltanto il comunismo è vera libertà.

Non più nemici, non più frontiere :
Sono i confini rosse bandiere.
O comunisti, alla riscossa,
Bandiera rossa trionferà.

> Bandiera rossa la trionferà (ter)
> Evviva Lenin, la pace e la libertà.

La Butte rouge

Montéhus - Georges Krier

Sur c'te butt'là y'avait pas d'gigolettes
Pas de marlous ni de gros muscadins.
Ah ! C'était loin du Moulin d'la Galette,
Et de Panam' qu'est le roi des pat'lins.
C'qu'elle en a bu du beau sang cette terre,
Sang d'ouvriers et sang de paysans,
Car les bandits qui sont cause des guerres
N'en meurent jamais, on n'tue qu'les innocents !

> La Butt' Rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
> Où tous ceux qui montaient roulaient dans le ravin.
> Aujurd'hui y'a des vignes, il y pousse du raisin.
> Qui boira ce vin là, boira l'sang des copains.

Sur c'te butt'là on n'y f'sait pas la noce
Comme à Montmartr' où l'champagne coul' à flots;
Mais les pauvr's gars qu'avaient laissé des gosses
Y f'saient entendre de terribles sanglots !
C'qu'elle en a bu des larmes cette terre,
Larm's d'ouvriers, larmes de paysans,
Car les bandits qui sont cause des guerres
Ne pleurent jamais, car ce sont des tyrans !

> La Butt' Rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
> Où tous ceux qui montaient roulaient dans le ravin.
> Aujourd'hui y'a des vignes, il y pousse du raisin.
> Qui boira ce vin là, boit les larmes des copains

Sur c'te butt'là, on y r'fait des vendanges,
On y entend des cris et des chansons ;
Filles et gars doucement y échangent
Des mots d'amour qui donnent le frisson.
Peuvent-ils songer, dans leurs folles étreintes,
Qu'à cet endroit où s'échangent leurs baisers,
J'ai entendu la nuit monter des plaintes
Et j'y ai vu des gars au crâne brisé !

> La Butt' Rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un
> matin
> Où tous ceux qui montaient roulaient dans le ravin.
> Aujourd'hui y'a des vignes, il y pousse du raisin.
> Mais moi j'y vois des croix portant l'nom des copains !

Les Canuts

Aristide Bruant (1910)

Chanson en hommage aux ouvriers tisserands lyonnais qui s’étaient révoltés en 1831.

Pour chanter Veni Creator
Il faut avoir chasuble d’or. (bis)
Nous en tissons pour vous
Gens de l’église,
Mais nous pauvres canuts,
N’avons point de chemises.
Nous sommes les Canuts
Nous allons tout nus.
Nous sommes les Canuts
Nous allons tout nus.

Pour gouverner, il faut avoir
Manteau et ruban en sautoir. (bis)
Nous en tissons pour vous
Grands de la terre,
Mais nous pauvres canuts,
Sans draps on nous enterre.
Nous sommes les Canuts
Nous allons tout nus.
Nous sommes les Canuts
Nous allons tout nus.

Mais notre règne arrivera
Quand votre règne finira. (bis)
Nous tisserons alors
Le linceul du vieux monde,
Car on entend déjà la révolte qui gronde.
Nous sommes les Canuts
Nous n’iront plus nus.
Nous sommes les Canuts
Nous n’iront plus nus.

Ceux d’Oviedo

Par toute la terre
Chaque prolétaire
A frémi d'un immense espoir.
Ceux d'Oviedo d'un splendide élan
Ont rejeté soudain leur carcan,
Ont pris le pouvoir,
Ceux d'Oviedo.

Ces durs gars tranquilles
De la mine hostile,
Armés d'explosifs de chantier,
Sous leur baratte en bourgeon noir,
Ont pris d'assaut palais et manoirs.
Héros ouvriers,
Ceux d'Oviedo.

A leurs cigarettes,
Allumant la mèche
De leurs grenades de fer blanc,
Pendant des jours ils ont repoussé
Les mercenaires contre eux lancés
Par les gouvernants,
A Oviedo.

Ces sans sou ni maille,
En pleine bataille
Ont protégé les gens, les biens.
Pendant l'horreur de la lutte à mort,
Ils préparaient un plus juste sort :
Les droits et le pain,
Ceux d'Oviedo.

Tremblante de haine,
Lâche et inhumaine,
La réaction les écrasa.
Toute une armée à coups de canons,
Fit d'Oviedo un tombeau sans nom.
Partout on trembla,
Pour Oviedo.

L'âpre bourgeoisie,
Malgré ses tueries,
N'aura nul repos désormais,
Le peuple entier a fremis d'horreur,
Le jour approche où, par son ardeur,
Seront bien vengés,
Ceux d'Oviedo.

Chant de bataille

Chant de bataille, chant d'assaut
Tu nous conduis,
Sois pour nous le porte-drapeau,
Que chacun suit.

> Prolétaires, luttons tous,
> Chacun à son poste au combat.
> La victoire est à nous
> Si nous unissons nos bras.

Toi qui fur le chant de nos pères
Sois notre chant,
Et conduis-nous vers la lumière
Loin du néant.

Ils ont lutté, ils ont souffert,
Ils ont vaincu.
Mais leur tâche, il faut la parfaire,
C'est notre but.

Des peuples apprends-nous l'histoire
Et les leçons.
Car nous n'aurons la victoire
Que par l'union.

Debout, debout, unissons-nous
Pour attaquer,
Briser ce régime de fous,
Nous libérer.

Le chant des marais

Rudi Goguel - Herbert Kirmsze

Die Moosoldaten a été écrit en 1933 dans le camp de concentration de Börgermoor où étaient parqués des déportés communistes allemands. Ce sont les détenus d'Esterwegen qui, appelés à construire les grands camps d'extermination, transmirent ce chant qui devint le chant de tous les déportés.

Loin vers l'infini s'étendent
Des grands prés marécageux.
Pas un seul oiseau ne chant
Sur les arbres secs et creux.
Ô, terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Piocher.

Dans ce camp morne et sauvage
Entouré de murs de fer
Il nous semble vivre en cage
Au milieu d'un grand désert
Ô, terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Piocher.

Bruit des pas et bruit des armes,
Sentinelles jours et nuits,
Et du sang, des cris, des larmes,
La mort pour celui qui fuit.
Ô, terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Piocher.

Mais un jour dans notre vie,
Le printemps refleurira.
Libre enfin, ô ma patrie,
Je dirai « tu es à moi ».
Ô, terre d'allégresse
Où nous pourrons sans cesse,
Aimer.

Le chant des martyrs
Marche funèbre à la mémoire des révolutionnaires de 1905.

Victimes du devoir dans nos luttes fatales,
Au peuple à tout jamais vaillants sacrifiés.
Vos coeurs ont tout donné pour la gloire finale,
La paix et le bonheur du grand peuple ouvrier.

> Les temps sont révolus et ce peuple ce lève,
> Puissant et résolu, ivre de liberté.
> Dormez, frères dormez !
> Mais qu'en l'ombre du rêve
> Eclate dès ce jour votre immortalité.

Oui, vous avez subi des geôles obsures,
La haine et la rigueur des tyrans ennemis.
Sublimes en tout temps, les affreuses tortures
N'ont pu vous abattre et vous n'avez pas frémi.

Qu'un maître en son palais ait sa fête dernière ;
Qu'il abreuve de vin ses bourreaux, ses valets !
Demain ! Fête à demain ! Fête en toute chaumière !
Et fête pour tous ceux qui traînent le boulet !

Le chant des ouvriers

Pierre Dupont (1846)

Nous dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume,
Nous qui des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse.

> Aimons-nous, et quand nous nous pouvons
> Nous unir pour boire à la ronde,
> Que le canon se taise ou gronde,
> Buvons (ter)
> A l'indépendance du monde !

Nos bras, sans relâche tendus,
Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruits du coteau, grains de la plaine ;
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Ils se tisse avec notre laine !

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines ?
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes que des machines.
Nos babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles,
Et lui, plus tard, croit déroger
En daignant s'asseoir près d'elles ;
De nos jours, le droit du seigneur
Pèse sur nous tous despotique :
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans des décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres ;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines ;
Nous nous plairions au grand soleil,
Et sous les rameaux verts des chênes.

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde ;
Ménageons-le dorénavant,
l'amour est plus fort que la guerre ;
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle au ciel de la terre.

Le chant des partisans
Serguei Alinov - G. Atourov

Par le froid et la famine
Dans les villes et dans les champs
A l'appel du grand Lénine
Se levaient les Partisans. (bis)

Pour reprendre le rivage
Le dernier rempart des Blancs
Par les monts et par les plaines
S'avançaient les Partisans. (bis)

Notre paix c'est leur conquête
Car en mil-neuf-cent-dix-sept
Sous les neiges et les tempêtes
Ils sauvèrent les Soviets. (bis)

Le chant des survivants
G. Matchet

Ce chant fut dédié à la mémoire de l’étudiant révolutionnaire Tchernichev, mort en prison sous la torture.

Usé et tombé à la tâche,
Vaincu, tu terrasses la mort.
Lié et tué par des lâches,
Victoire, c’est toi le plus fort, plus fort,
Victoire, c’est toi le plus fort.

Sans gestes, sans gerbes, sans cloches,
En homme, ni pleurs ni soupirs,
Tes vieux camarades, tes proches,
Te mirent en terre, martyr, martyr,
Te mirent en terre, martyr.

La terre, ton lit de parade,
Un tertre sans fleurs et sans croix,
Ta seule oraison, camarade,
Vengeance, vengeance pour toi, pour toi,
Vengeance, vengeance pour toi.

Chanson de Craonne

Anonyme

Recueillie par R. Lefèvre et Vaillant-Couturier

Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé,
On va r'prendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez,
Personn' ne veut plus marcher,
Et le coeur bien gros, comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots.
Même sans tambour, même sans trompette,
On s'en va là haut en baissant la tête.

> Adieu la vie, adieu l'amour,
> Adieu toutes les femmes.
> C'est bien fini, c'est pour toujours,
> De cette guerre infâme.
> C'est à Craonne, sur le plateau,
> Qu'on doit laisser sa peau
> Car nous sommes tous condamnés
> Nous sommes les sacrifiés.

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve.
Soudain, dans la nuit et dans le silence,
On voit quelqu'un qui s'avance,
C'est un officier de chasseurs à pied,
Qui vient pour nous remplacer.
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes.

C'est malheureux d'voir sur les grands boul'vards
Tous ces gros qui font leur foire ;
Si pour eux la vie est rose,
Pour nous c'est pas la mêm' chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués,
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendr' leurs biens, car nous n'avons rien,
Nous autr's, les pauvr's purotins.
Tous les camarades sont enterrés là,
Pour défendr' les biens de ces messieurs-là.

Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les trouffions
Vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,
De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez la guerre,
Payez-la de votre peau !

Elle n’est pas morte
Victor Parizot - Eugène Pottier (1886)

Dédiée aux survivants de la Semaine Sanglante de 1871.

On l’a tuée à coups de chassepot,
À coups de mitrailleuse
Et roulée avec son drapeau
Dans la terre argileuse.
Et la tourbe des bourreaux gras
Se croyait la plus forte.

> Tout ça n’empêche pas Nicolas
> Qu’ la Commune n’est pas morte.
> Tout ça n’empêche pas Nicolas
> Qu’ la Commune n’est pas morte !

Comme faucheurs rasant un pré,
Comme on abat des pommes,
Les Versaillais ont massacré
Pour le moins cent mille hommes.
Et les cent mille assassinats,
Voyez ce que ça rapporte.

On a bien fusillé Varlin,
Flourens, Duval, Millière,
Ferré, Rigault, Tony Moilin,
Gavé le cimetière.
On croyait lui couper les bras
Et lui vider l’aorte.

Ils ont fait acte de bandits,
Comptant sur le silence.
Achevez les blessés dans leur lit,
Dans leur lit d’ambulance
Et le sang inondant les draps
Ruisselait sous la porte.

Les journalistes policiers,
Marchands de calomnies,
Ont répandu sur nos charniers
Leurs flots d’ignominie.
Les Maxim’ Ducamp, les Dumas
Ont vomi leur eau-forte.

C’est la hache de Damoclès
Qui plane sur leurs têtes.
À l’enterrement de Vallès,
Ils en étaient tout bêtes
Fait est qu’on était un fier tas
À lui servir d’escorte

C’ qui prouve en tous cas Nicolas,
Qu’la Commune n’est pas morte.
C’ qui prouve en tous cas Nicolas,
Qu’la Commune n’est pas morte !

Bref tout ça prouve au combattant
Qu’ Marianne a la peau brune,
Du chien dans l’ ventre et qu’il est temps
D’crier vive la Commune !
Et ça prouve à tous les Judas
Qu’si ça marche de la sorte

Ils sentiront dans peu nom de Dieu,
Qu’la Commune n’est pas morte.
Ils sentiront dans peu nom de Dieu,
Qu’la Commune n’est pas morte !

Giroflée Girofla

Chanson écrite par Rosa HOLT en 1935.
Elle dénonce l'atrocité de la guerre pour le peuple
au moment de l'arrivée de Hitler au pouvoir alors que le chauvinisme est développé
et que la jeunesse est embrigadée dans l'armée .

Que tu as la maison douce
Giroflée Girofla
L'herbe y croît, les fleurs y poussent
Le printemps est là.
Dans la nuit qui devient rousse
Giroflée Girofla
L'avion la brûlera.

Que tu as de beaux champs d'orge
Giroflée Girofla
Ton grenier de fruits regorge
L'abondance est là.
Entends-tu souffler la forge
Giroflée Girofla
L' canon les fauchera.

Que tu as de belles filles
Giroflée Girofla
Dans leurs yeux où la joie brille
L'amour descendra.
Dans la plaine on se fusille
Giroflée Girofla
L' soldat les violera.

Que tes fils sont forts et tendres
Giroflée Girofla
Ca fait plaisir d' les entendre
A qui chantera.
Dans huit jours on va t' les prendre
Giroflée Girofla
L' corbeau les mangera.

Tant qu'y aura des militaires
Soit ton fils soit le mien
Y n' pourra y avoir sur terre
Pas grand-chose de bien.
On te tuera pour te faire taire
Par derrière comme un chien
Et tout ça pour rien.

L’insurgé
Eugène Pottier (1884)

L’insurgé, son vrai nom, c’est l’Homme,
Qui n’est plus la bête de somme
Qui n’obéit qu’à la raison
Et qui marche avec confiance
Car le soleil de la science
Se lève rouge à l’horizon.

Devant toi, misère sauvage,
Devant toi, pesant esclavage,
L’insurgé se dresse
Le fusil chargé.

On peut le voir en barricades
Descendr’ avec les camarades,
Riant, blaguant, risquant sa peau.
Et sa prunelle décidée
S’allum’ aux splendeurs de l’idée,
Aux reflets pourprés du drapeau.

Il comprend notre mèr’ aimante,
La planète qui se lamente
Sous le joug individuel.
Il veut organiser le monde
Pour que de sa mamell’ ronde
Coul’ un bien-être universel.

En combattant pour la Commune,
Il savait que la terre est une,
Qu'on ne doit pas la diviser.
Que la nature est une source
Et le capital une bourse
Où tous ont le droit de puiser.

Il revendique la machine,
Et ne veut plus courber l'échine
Sous la vapeur en action.
Puisque l'exploiteur à main rude
Fait l'instrument de servitude
Un outil de rédemption.

Contre la classe patronale,
Il fait la guerre sociale
Dont on ne verra pas la fin
Tant qu'un seul pourra, sur la sphère
Devenir sans rien faire
Tant qu'un travailleur aura faim !

A la bourgeoisie écoeurante
Il ne veut plus payer de rente
Combien de milliards tous les ans ?
C'est sur vous, c'est sur votre viande
Qu'on dépèce un tel dividende
Ouvriers, mineurs, paysans.

Jean Misère

Paroles d'Eugène Pottier et musique de V. Joannes Delorme. Chanson écrite après la Commune.

Décharné, de haillons vêtu,
Fou de fièvre, au coin d'une impasse,
Jean Misère s'est abattu,
Douleur, dit-il, n'es-tu pas lasse ?

> Ah mais ! Ah mais !
> Ca ne finira donc jamais ? (bis)

Pas un astre et pas un ami,
La place est déserte et perdue,
S'il faisait sec j'aurais dormi,
Il pleut de la neige fondue !

Est-ce la fin, mon vieux pavé ?
Tu vois, ni gîte, ni pitance.
Ah ! La poche au fiel a crevé,
Je voudrais vomir l'existence.

Je fus bon ouvrier tailleur,
Vieux, que suis-je, une loque immonde,
C'est l'histoire du travailleur,
Depuis que notre monde est monde.

Maigre salaire et nul repos,
Il faut qu'on s'y fasse ou qu'on crève,
Bonnets carrés et chassepots,
Ne se mettent jamais en grève.

Malheur, ils nous font la leçon,
Ils nous prêchent l'ordre et la famille,
Leur guerre a tué mon garçon,
Leur luxe a débauché ma fille.

De ces détrousseurs inhumains,
L'Eglise bénit les sacoches,
Et leur Bon-Dieu nous tient les mains,
Pendant que l'on vide nos poches.

Un jour le soleil s'est éclairé,
Le soleil a lui dans mon bouge,
J'ai pris l'arme d'un Fédéré,
Et j'ai suivi le drapeau rouge.

Mais par mille, on nous coucha bas,
C'était sinistre au clair de lune,
Quand on m'a retiré du tas,
J'ai crié "Vive la Commune !".

Adieu, martyrs de Satory !
Adieu, nos châteaux en Espagne !
Ah nous mourons, ce monde est pourri,
Quittons-le comme on quitte un bagne.

A la morgue on coucha son corps,
Et tous les jours, dalles de pierre,
Vous supportez de nouveaux morts,
Les otages de la misère.

La grève des mères

Chantegrelet-Montéhus

Puisque le feu et la mitraille,
Puisque les fusils les canons,
Font dans le monde des entailles
Couvrant de morts les plaines et les vallons,
Puisque les hommes sont des sauvages
Qui renient le dieu fraternité,
Femmes debout ! femmes à l'ouvrage !
Il faut sauver l'humanité.

> Refuse de peupler la terre !
> Arrête la fécondité !
> Déclare la grève des mères !
> Aux bourreaux crie ta volonté !
> Défends ta chair, défends ton sang !
> À bas la guerre et les tyrans !

Pour faire de ton fils un homme,
Tu as peiné pendant vingt ans,
Tandis que la gueuse en assome
En vingt secondes des régiments.
L'enfant qui fut ton espérance,
L'être qui fut nourri en ton sein,
Meurt dans d'horribles souffrances,
Te laissant vieille, souvent sans pain

Est-ce que le ciel a des frontières ?
Ne couvre-t-il pas le monde entier ?
Pourquoi sur terre des barrières ?
Pourquoi d'éternels crucifiés ?
Le meurtre n'est pas une victoire !
Qui sème la mort est un maudit !
Nous ne voulons plus, pour votre gloire
Donner la chair de nos petits.

La Grève Générale

Depuis le temps qu'on crève,
De froid, de faim, de tout,
Autant faire la grève,
Autant crever debout !

> Marchons à la bataille,
> Fronts hauts, et poings serrés,
> La terre au loin tressaille,
> Sous nos souliers ferrés.

Dans la splendeur florale
Du tiède mois de mai,
La grève générale
Commence pour de vrai.

Torrent près de la source,
Et fleuve un peu plus bas,
La grève dans sa course,
Grossit à chaque pas.

Partis à quelques hommes,
Sans armes en haillons,
Voyez amis, nous sommes
Déjà des millions.

Que veulent nos cohortes
De libres travailleurs ?
Frayer de leurs mains fortes
La route aux temps meilleurs.

L'armée attend en ligne,
Mur aux crénaux d'acier.
Les chefs ont pour consigne :
Ne faire aucun quartier.

Voici l'instant sublime :
Ouvrez vos rangs, soldats !
On vous commande un crime,
Nous vous tendons les bras !

Victoire, au lieu de mordre
Le peuple en pleine chair,
Sourds aux bourreaux de l'ordre,
Ils ont mis crosse en l'air !

Devant nous, plus d'obstacle :
L'armée a fait son choix,
Elle aide à la débâcle
Du viel ordre bourgeois.

Pour faire la conquête
D'un monde radieux,
Plus rien ne nous arrête
Soyons nos propres dieux !

Le Tombeau des Fusillés

Paroles de Jules Jouy, musique de F. Doria (30 mai 1887)

Ornant largement la muraille,
Vingt drapeaux rouges assemblés
Cachent les trous de la mitraille
Dont les vaincus furent criblés.
Bien plus belle que la sculpture
Des tombes que bâtit l'orgueil,
L'herbe couvre la sépulture
Des morts enterrés sans cercueil.

> Ce gazon, que le soleil dore,
> Quand mai sort des bois réveillés,
> Ce mur que l'histoire décore,
> Qui saigne encore,
> C'est le tombeau des fusillés. (bis)

Autour de ce tombeau sans bronze,
Le prolétaire, au nez des lois,
Des héros de soixante-et-onze
Ecoute chanter les exploits.
Est-ce la tempête ou la houle
Montant à l'assaut d'un écueil ?
C'est la grande voix de la foule
Consolant les morts sans cercueil ;

> Ecoute, bon bourgeois qui tremble :
> Pleurant ceux qu'on croit oublier,
> Le peuple, tout entier s'assemble
> Et vient ensemble
> Près du tombeau des fusillés. (bis)

Loups de la Semaine Sanglante,
Sachez-le, l'agneau se souvient.
Du peuple, la justice est lente,
Elle est lente, mais elle vient !
Le fils fera comme le père ;
La vengeance vous guette au seuil ;
Craignez de voir sortir de terre
Les morts enterrés sans cercueil !

> Tremblez ! Les lions qu'on courrouce
> Mordent quand ils sont réveillés !
> Fleur rouge éclose dans la mousse,
> L'avenir pousse
> Sur le tombeau des fusillés ! (bis)

El paso del Ebro

El ejercito del Ebro
Rum balabum balabum bam bam
Una noche el rio paso
Ay Carmela, ay Carmela

Y las tropas invasoras
Rum balabum balabum bam bam
Buena paliza les dio
Ay Carmela, ay Carmela

El furor de los traidores
Rum balabum balabum bam bam
Lo descarga su aviacion
Ay Carmela, ay Carmela

Pero nada pueden bombas
Rum balabum balabum bam bam
Donde sobra corazon
Ay Carmela, ay Carmela

Contrataques muy rabiosos
Rum balabum balabum bam bam
Deberemos resistir
Ay Carmela, ay Carmela

Pero igual que combatimos
Rum balabum balabum bam bam
Prometemos resistir
Ay Carmela, ay Carmela

Le chant du 1er mai

Pedron (1891)

Il fut entonné sur l'air de C'est à boire, dans le Nord lors du 1er mai 1891 par des ouvriers de tendance socialiste. A Fourmies, les forces de l'ordre feront neuf morts et trente blessés.

Les travailleurs de l'usine,
De l'atelier, du bureau,
Ont des salair's de famine,
Sont réduits au pain, à l'eau.

> C'est huit heur's, huit heur's, huit heures,
> C'est huit heures qu'il nous faut.
> Oh ! Oh ! Oh ! Oh !
> C'est huit heur's, huit heur's, huit heures,
> C'est huit heures qu'il nous faut.

Le bourgeois qui fait bombance,
Qui mange de bons gigots,
Veut toujours remplir sa panse
Pendant qu'nous rognons les os.

La faim force nos compagnes
A laisser seuls nos marmots ;
Pour aller douze heur's au bagne
Enrichir les aristos.

Pour baisser notre salaire,
On nous montre des flingots,
Pour atténuer la misère,
Malgré gendarm's et sergots.

A tout ça il faut un terme ;
Nous l'aurons mes camaros,
En répétant d'un ton ferme
Aux bourgeois, aux anarchos :

Assez d'vivre en bêt' de somme,
Trop longtemps courber le dos,
Huit heur's de travail pour l'homme,
De loisir et de repos.

Pour éviter le chômage,
C'est huit heures qu'il nous faut,
Allons, amis, du courage,
De l'accord et crions haut :

Quand un soldat

Francis Lemarque (1952)

Fleur au fusil, tambour battant, il va
Il a vingt ans, un coeur d'amant qui bat
Un adjudant pour surveiller ses pas
Et son barda contre son flanc qui bat.

Quand un soldat s'en va-t-en guerre, il a
Dans sa musette un bâton d' maréchal
Quand un soldat revient de guerre, il a
Dans sa musette un peu de linge sale.

Partir pour mourir un peu, à la guerre, à la guerre
C'est un drôl' de petit jeu qui n' va guère aux amoureux.

Pourtant c'est presque toujours
Quand revient l'été qu'il faut s'en aller
Le ciel regarde partir
Ceux qui vont mourir, au pas cadencé.

Des hommes il en faut toujours, car la guerre, car la guerre
Se fout des serments d'amour, elle n'aime que l' son du tambour.

Quand un soldat s'en va-t-en guerre, il a
Des tas d' chansons et des fleurs sous ses pas
Quand un soldat revient de guerre, il a
Simplement eu d' la veine et puis voilà. (ter)

Révolution

Paroles et musique R. Guérard

Révoltez-vous, parias des usines,
Revendiquez le fruit de vos travaux.
Emparez-vous des outils, des machines,
Comme à la peine, au gain soyons égaux.
C'est par vos bras, vos cerveaux qui fatiguent,
Que le bonheur ici-bas se résoud.
Ne criez plus contre ceux qui l'endiguent,
Brisez la digue, il s'étendra partout.

> Révolution ! Pour que la Terre
> Soit un jour égalitaire.
> Révolution pour renverser
> Tout ce qui peut nous oppresser !
> Révolution pour que les sciences
> En paix nous donnent leurs jouissances.
> Par la raison et par l'action,
> Debout partout, Révolution !

Révoltez-vous, paysans débonnaires,
Pour cette terre où vous prenez vos biens ;
Ne soyez plus au progrès réfractaires,
Pour vous, pour nous, soyez-en les gardiens.
Défrichez-la de ceux qui l'accaparent,
La terre doit n'être qu'aux travailleurs.
Que les sans-pain du monde s'en emparent ;
A nos efforts, unissez vos labeurs.

Révoltez-vous, les soldatesques masses,
Du chauvinisme abattez les champions,
Ne soyez plus la désunions des races
Où dans le sang, crouleront les nations.
Réfléchissez qu'en marchant dans les grèves
Vous combattez ceux qui marchent pour vous,
Ne soyez plus victimes de vos glaives,
La crosse en l'air ! Frères, venez à nous !

Révoltez-vous, les amantes, les mères,
Ne soyez plus de la chair à plaisir,
N'enfantez plus d'avortons mercenaires,
C'est de l'enfant que dépend l'avenir ;
L'homme n'est pas ici-bas votre maître,
Nul n'a le droit de s'imposer d'ailleurs ;
Libres soyez, mais surtout restez l'être
Qui sait aimer, qui nous rendra meilleurs.

Révoltez-vous, inconscients crédules,
Quittez la nuit où vous plongent les dieux,
Pour éviter leurs noires tentacules
A nos flambeaux, désabusez vos yeux.
La vérité doit vaincre le mensonge,
Dans son grand livre apprenez tour à tour ;
Quand vous saurez, votre néfaste songe
Disparaîtra, faisant place à l'amour.

Révoltez-vous, enfin tous ceux qui peinent,
Tous les volés, tous les déshérités,
Unissez-vous pour que les peuples prennent
Les droits, les biens qui leur sont contestés.
Si toujours grands les maîtres vous paraissent,
C'est qu'à genoux vous servez les tyrans,
C'est que la peur et l'erreur vous abaissent,
Relevez-vous et vous serez les plus grands !

La ronde des saint-simoniens

Compagnons de tous les métiers
Aimez-vous en frères
Pour abattre la misère
Unissez vos mains et vos coeurs.

L'union a brisé le joug
Qui tenait la liberté
L'union donnera l'essor
A nos rêves fraternels.

Peuples frères de tous pays
Ecoutez nos chants d'espoir
En sagesse, en bonheur rivaux
Nous serons toujours unis.

Dans un monde où chacun s'isole |
Où l'on dit que tout va bien | (bis)
Qui donc prend le souci
De songer à ceux qui n'ont rien (ter)

Dans ces temps de luttes et de guerres |
Où l'on vit chacun pour soi | (bis)
Tant de maux nous font souffrir
Que l'on devrait bien en finir (ter)

Compagnons de tous les métiers
Aimez-vous en frères
Pour abattre la misère
Unissez vos mains et vos coeurs,
Soyez unis, soyez unis, (bis)
Et tous les maux, et tous les maux,
Et tous les maux seront finis,
Soyez unis (ter)
Unis.

Chant du Secours Rouge allemand

Pour briser l'ardeur des meilleurs combattants,
Pour vaincre l'essor ouvrier montant,
Le Bourgeois fait donner se police.
Prison, tribunaux, matraqueurs, répression,
Fascistes tout prêts à servir les patrons,
Ont jeté tout un peuple au supplice.

> Contre ce monde malade
> Jusqu'au jour de l'assaut final
> Protégeons nos camarades
> Qu'un régime infernal
> Frappe dans nos rangs
> Secours à nos combattants !

Martyrs blancs et noirs des pays coloniaux,
Chinois et Roumains tous unis au tombeau,
Innocents qu'on refuse d'absoudre
Vos cris resteraient sans écho, sans espoir
Si chacun de nous comprenant son devoir
N'allait vers vous par le Secours Rouge.

Chacun des méfaits du bourgeois assassin
Dressant contre lui tout le genre humain
Porte atteinte à sa propre puissance.
Unis par ses coups ceux qu'il frappe si fort
Invinciblement lui préparent le sort
Du tsarisme écroulé dans sa fange.

La Semaine Sanglante

Jean-Baptiste Clément - Pierre Dupont (1871)

Jean-Baptiste Clément l’a écrite en pleine période répression, alors qu’il se cachait dans Paris.

Sauf des mouchards et des gendarmes,
On ne voit plus par les chemins,
Que des vieillards tristes en larmes,
Des veuves et des orphelins.
Paris suinte la misère,
Les heureux mêmes sont tremblant.
La mode est aux conseils de guerre,
Et les pavés sont tous sanglants.

> Oui mais !
> Ça branle dans le manche,
> Les mauvais jours finiront.
> Et gare ! à la revanche,
> Quand tous les pauvres s’y mettront.
> Quand tous les pauvres s’y mettront.

Les journaux de l’ex-préfecture,
Les flibustiers, les gens tarés,
Les parvenus par l’aventure,
Les complaisants, les décorés
Gens de Bourse et de coin de rues,
Amants de filles au rebut,
Grouillent comme un tas de verrues,
Sur les cadavres des vaincus.

On traque, on enchaîne, on fusille
Tout ceux qu’on ramasse au hasard.
La mère à côté de sa fille,
L’enfant dans les bras du vieillard.
Les châtiments du drapeau rouge
Sont remplacés par la terreur
De tous les chenapans de bouges,
Valets de rois et d’empereurs.

Nous voilà rendus aux jésuites
Aux Mac-Mahon, aux Dupanloup.
Il va pleuvoir des eaux bénites,
Les troncs vont faire un argent fou.
Dès demain, en réjouissance
Et Saint Eustache et l’Opéra
Vont se refaire concurrence,
Et le bagne se peuplera.

Demain les manons, les lorettes
Et les dames des beaux faubourgs
Porteront sur leurs collerettes
Des chassepots et des tampbours
On mettra tout au tricolore,
Les plats du jour et les rubans,
Pendant que le héros Pandore
Fera fusiller nos enfants.

Demain les gens de la police
Refleuriront sur le trottoir,
Fiers de leurs états de service,
Et le pistolet en sautoir.
Sans pain, sans travail et sans armes,
Nous allons être gouvernés
Par des mouchards et des gendarmes,
Des sabre-peuple et des curés.

Le peuple au collier de misère
Sera-t-il donc toujours rivé ?
Jusques à quand les gens de guerre
Tiendront-ils le haut du pavé ?
Jusques à quand la Sainte Clique
Nous croira-t-elle un vil bétail ?
À quand enfin la République
De la Justice et du Travail ?

Le temps des cerises

Jean-Baptiste Clément - Antoine Renard (1866-68)

Quand nous en serons au temps des cerises
Et gai rossignol et merle moqueur
Seront tous en fête
Les belles auront la folie en tête
Et les amoureux du soleil au cœur.
Quand nous en seront au temps des cerises
Sifflera bien mieux le merle moqueur.

Mais il est bien court le temps des cerises
Où l'on s'en va deux cueillir en rêvant
Des pendants d'oreilles
Cerises d'amour aux robes pareilles
Tombant sous la feuille en gouttes de sang.
Mais il est bien court le temps des cerises
Pendants de corail qu'on cueille en rêvant.

Quand vous en serez au temps des cerises
Si vous avez peur des chagrins d'amour
Evitez les belles
Moi qui ne crains pas les peines cruelles
Je ne vivrai pas sans souffrir un jour.
Quand vous en serez au temps des cerises
Vous aurez aussi des chagrins d'amour.

J'aimerai toujours le temps des cerises
C'est de ce temps là que je garde au cœur
Une plaie ouverte
Et dame Fortune en m'étant offerte
Ne saura jamais calmer ma douleur.
J'aimerai toujours le temps des cerises
Et le souvenir que je garde au cœur.

Die Thälmann-Kolonne

Karl Ernst - Peter Daniel

Spaniens Himmel breitet seine Sterne
Uber unsre Schüzengräben aus.
Und der Morgen grüsst schon aus der Ferne.
Bald geht es zum neuen Kampf hinaus.

> Die Heimat ist weit,
> Doch wir sind bereit.
> Wir kämpfen und siegen für sie :
> Freiheit !

Dem Faschisten werden wir nicht weichen,
Schickt er auch die Kugeln hageldicht
Mit uns stehn Kameraden ohnegleichen
Und ein Rückwärts gibt es für uns nicht.

Rührt die Trommel ! Fällt die Bajonette !
Vorwärts, marsch !
Mit der roten Fahne ! Brecht die Kette !
Auf zum Kampf, das Thälmann-Bataillon !

We Shall Not Be Moved

> We shall not, we shall not be moved (bis)
> Just like a tree that's standing by the water
> We shall not be moved.

The Union is behind us,
We shall not be moved (bis)
Just like a tree that's standing by the water

We will stand and fight together,
We shall not be moved (bis)
Just like a tree that's standing by the water.

We are black and white together,
We shall not be moved (bis)
Just like a tree that's standing by the water.

Zimmerwald

Roger Foirier

Pionniers rouges, nous marchons en colonnes,
Nos pas martèlent le sol ;
Drapeaux rouges éclatants au soleil du levant
Emergeant de la houle des blés,
Nos pas sur le sol semblent dire en cadence :
Tu guideras nos pas, Zimmerwald.

Là-bas, émergeant de la plaine,
Paysan reprend haleine ;
La guerre il a souffert bien qu'il n'ait pas de terre,
Aujourd'hui c'est toujours la misère ;
On entend sa faux qui chante dans les blés :
Tu guideras nos pas, Zimmerwald.

Sortant éreinté de la mine,
Regagnant son noir coron,
Le mineur que l'on voit et qui lève le poing
Dit : le monde va changer de base.
Son pic sur l'épaule, qui creuse le charbon :
Tu guideras nos pas, Zimmerwald.

Voici un régiment qui passe.
Bétail marchant vers la guerre.
Dans les rangs des yeux clairs fixent notre drapeau.
Mais l'officier oblige à se taire
Au reflet des fusils le soleil a écrit :
Tu guideras nos pas, Zimmerwald.

Partout la parole de Lénine,
De Liebknecht et de Rosa
Retentit dans les champs, les casernes, les usines,
L'ennemi est dans notre pays.
Si la guerre éclate, le bourgeois à abattre
Sera écrasé par Zimmerwald.

L’age d’or
Léo Ferré

Nous aurons du pain
Doré comme les filles
Sous les soleils d'or
Nous aurons du vin
De celui qui pétille
Même quand il dort
Nous aurons du sang
Dedans nos veines blanches
Et le plus souvent
Lundi sera dimanche
Mais notre âge alors
Sera l'âge d'or

Nous aurons des lits
Creusés comme des filles
Dans le sable fin
Nous aurons des fruits
Les mêmes qu'on grappille
Dans le champ voisin
Nous aurons bien sûr
Dedans nos maisons blêmes
Tous les becs d'azur
Qui là-haut se promènent
Mais notre âge alors
Sera l'âge d'or

Nous aurons la mer
À deux pas de l'étoile
Les jours de grand vent
Nous aurons l'hiver
Avec une cigale
Dans ses cheveux blancs
Nous aurons l'amour
Dedans tous nos problèmes
Et tous les discours
Finiront par Je t'aime
Vienne vienne alors
Vienne l'âge d'or...